

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 juin 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

TROP tard !... Quand les pompes seront ici, il ne restera de cette demeure qu'un monceau de cendres.

—Mais si cette fille crie à l'aide...

—Je vous répète qu'on ne pourra l'entendre... D'ailleurs, si elle est morte avant l'incendie elle n'appellera pas... et l'incendie efface tout... Où le feu a passé plus de trace du crime...

Les sourcils de Georges se contractèrent et son visage prit une expression farouche.

Théfer tira sa montre.

—Onze heures et quart, dit-il, je vous laisse, monsieur le duc, et je vais au dehors attendre mes hommes... Ils ne tarderont pas.

—Allez...

—Le policier sortit et se mit aux aguets sur le perron de la villa, prêtant l'oreille aux bruits lointains.

LXVI

Berthe Leroyer, nous le savons, avait pris place sans la moindre défiance dans le fiacre n° 13, et nous savons aussi qu'elle ne s'étonna point d'y trouver un compagnon de route.

—Vous êtes un ami de René Moulin, monsieur ? demanda-t-elle à Terremonde.

Le complice de Dubief s'attendait bien à être interrogé par la jeune fille, aussi répondit-il simplement :

—Oui, mademoiselle.

—Un ami intime ?

—Il a beaucoup de confiance en moi...

—Savez-vous pourquoi je me rends à l'hôtel de mistress Dick Thorn ?

Cette question surprit Terremonde, et dans la crainte de commettre une maladresse il répliqua :

—Non, mademoiselle.

—René Moulin ne vous a rien dit ?

—Il m'a dit ceci : "Tu iras à neuf heures et demie rejoindre un cocher auquel j'ai donné sa consigne... il te conduira rue Notre-Dame-des-Champs, tu resteras dans la voiture. Mlle Berthe Monestier y prendra place à côté de toi et vous viendrez me retrouver."

—A l'hôtel de la rue de Berlin ?... ajouta l'orpheline.

—Il n'a pas parlé de l'endroit... Il a dit encore : "J'ai besoin de toi," ça me suffisait... Je ne sais où nous allons... Je sais seulement qu'il s'agit de votre pauvre papa, mort sur l'échafaud sans avoir rien fait pour le mériter...

Berthe n'insista point.

Elle mit la tête à la portière et regarda.

La rue était sombre et déserte.

—Où sommes-nous maintenant ?... fit-elle.

Terremonde, à son tour, se pencha.

—Nous arrivons aux quais... répondit-il.

—Alors nous serons bientôt à la place de la Concorde...

—Evidemment...

Dubief, en atteignant les rives de la Seine, prit

à droite au lieu de tourner à gauche, suivit les quais pour gagner le pont d'Austerlitz, le quai de la Râpée, la barrière de Bercy et les boulevards extérieurs, dont les murailles existaient encore à cette époque.

Milord, ce vieux reste de cheval anglais que Pierre Lorient vantait à bon droit, filait avec un entrain superbe.

On s'engagea sur le pont d'Austerlitz.

Berthe vit la lueur des becs de gaz miroiter dans les eaux noires et rapides.

—Voici seulement que nous traversons la Seine... dit-elle, et cependant la voiture marche vite... Je n'aurais jamais cru que ce fût si loin...

Terremonde ne répondit pas.

Il pensait :

—La petite commence à trouver le temps long. Tout à l'heure elle se défiera. Quand ses doutes se changeront en certitude elle aura peur et elle pourra bien crier, ce qui ne ferait pas notre affaire... Il faut se tenir prêt à tout événement.

Et ses doigts caressaient dans la poche de son

—Où me conduit-on ? s'écria-t-elle.

—Où on doit vous conduire... murmura le bandit assis près d'elle.

—C'est rue de Berlin que je dois aller, et non ailleurs... C'est là qu'on m'attend, vous le savez bien...

—Je vous répète que je ne sais rien...

Berthe, se soulevant, heurta de ses doigts frères, à plusieurs reprises, la vitre qui lui faisait face, en criant :

—Cocher !... cocher !...

Dubief entendant frapper comprit ce qui se passait :

Il se mit à faire claquer bruyamment son fouet et à chanter à tue-tête le vieux couplet de maître Adam :

Aussitôt que la lumière
Revient dorer nos coteaux
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux

—Ce cocher est donc sourd !... reprit Berthe. Et elle heurta de nouveau la glace.

—Je crois en effet qu'il a l'oreille un peu dure... fit Terremonde du ton le plus naturel, il est donc inutile de vous égosiller... Il n'entendra pas...

Berthe comprit et devint livide.

Elle voulut ouvrir la portière pour se précipiter dehors.

Terremonde, de la main gauche, lui saisit le poignet et la rejeta brutalement en arrière, tandis qu'il levait sur elle sa main droite armée du couteau.

L'orpheline vit briller la lame ainsi qu'un éclair bleuâtre, et poussa un sourd gémissement.

—Pas un mouvement, pas un cri, lui dit le misérable, ou je vous saigne comme un poulet !

—Mon Dieu ! balbutia l'enfant éperdue, dans quelles mains suis-je tombée ?

—Dans les mains de gens qui seront pleins d'égards si vous êtes sage comme une image, répliqua Terremonde. On ne vous dira pas un mot plus haut que l'autre, on ne vous fera pas une menace... Si vous bougez, tant pis pour vous... Ça sera votre faute, puisque vous êtes prévenue...

Ces odieuses paroles étaient prononcées avec un calme effrayant.

Berthe, à demi folle de terreur, se rejeta en arrière et se blottit dans l'angle de la voiture pour se trouver le plus loin possible de son compagnon, dont au milieu des ténèbres les yeux luisaient comme ceux d'une bête fauve.

—Mais enfin, murmura-t-

elle au bout d'un instant, où me conduisez-vous ?

—Vous le verrez quand vous y serez...

—C'est donc pas René Moulin qui vous a chargés de venir me prendre ?...

—Lui ou un autre... On vous expliquera ça là-bas...

—Où, là-bas ?

—Je vous ai déjà répondu que vous le verriez.

—Vous êtes des misérables !...

—Dites-nous des gros mots si ça vous amuse... ça nous est bien égal pourvu que vous ne les disiez pas trop haut...

—Ah ! reprit la jeune fille avec désespoir, j'appellerai... on viendra à mon aide...

Et elle se mit à crier :

—Au secours !... à moi !...

Pour la seconde fois Terremonde la rejeta violemment en arrière, et lui posant une main sur la



Il lui saisit l'épaule comme une griffe d'oiseau de proie tandis que sa main droite la frappait en pleine poitrine.—(Page 133, col. 3).

paletot le manche du couteau-poignard qui lui avait été remis par Théfer à la barrière Montparnasse.

Berthe s'impatientait en effet.

Les yeux fixés sur le vitrage de la portière, elle regardait l'interminable défilé des maisons aux fenêtres sombres, et ne reconnaissait pas les quartiers perdus que traversait le fiacre.

—Mais le cocher se trompe... dit-elle brusquement. Quel chemin suit-il donc ?...

—Ne vous inquiétez pas, mam'zelle, répliqua Terremonde ; il obéit certainement aux instructions de René Moulin.

Ces paroles calmèrent pour quelques secondes les craintes naissantes de Berthe.

On était arrivé au pont de Bercy.

La voiture prit le chemin de ronde.

L'orpheline sentit son cœur battre avec violence.